

Sociologie villageoise et récitation de la prière : la dévotion du chapelet

Autor(en): **Crettaz, Bernand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte
= Société Suisse d'Histoire Economique et Sociale**

Band (Jahr): **3 (1984)**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-5474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SOCIOLOGIE VILLAGEOISE ET RECITATION DE LA PRIERE

LA DEVOTION DU CHAPELET

BERNARD CRETТАZ

INTRODUCTION: PERSPECTIVES SUR LA RELIGION POPULAIRE ET CHOIX DU SUJET

Dans la piété catholique traditionnelle, la dévotion du chapelet tient une place importante. Il s'agit là d'une prière fort simple qui, à l'aide d'un objet nommé chapelet, consiste dans l'une de ses formes à réciter 50 "*Je vous salue Marie*" répartis en 5 dizaines entrecoupées de "*Notre Père*" et de "*Gloire au Père*". Le mouvement des doigts sur les grains du chapelet permet un comptage facile des prières récitées.

D'aucuns ont été étonnés que nous choisissions un sujet si simple et si élémentaire et se demandent: qu'y a-t-il réellement à dire de cette prière courante hors sa référence à l'histoire de l'Eglise et au culte marial? Or précisément notre intention consiste à partir d'un sujet si élémentaire et à faire voir les possibilités d'une série de recherches, ouvrant des perspectives multiples sur la religion populaire et la culture populaire. Mais pour que de telles perspectives puissent s'ouvrir, encore est-il nécessaire au préalable d'indiquer le sens que nous donnons ici au mot "*populaire*".

En simplifiant très fortement, on pourrait dire que les recherches sur la religion populaire ont tendance à osciller entre deux positions qui sont aussi deux dangers; entre ce que l'on pourrait appeler une position diminutive ou réductrice et une position amplificative. La position diminutive est trop souvent adoptée par les études de folklore religieux. Les oeufs de Pâques, les feux de la St-Jean, les rites de passage, etc. etc. ont constitué des sujets privilégiés de ce type d'investigation qui étudie ce qui se passe en relation, mais en quelque sorte en marge de l'institution, du dogme et du credo. C'est comme si l'on ne prenait en charge que les manifestations "*à part*". On ne met pas en relation ce qui, dans ces manifestations populaires, a proprement et directement à voir avec le pouvoir religieux, l'institution et le dogme. La position amplificative privilégie une religion populaire en soi qui serait le jaillissement et la manifestation d'une culture autonome que l'on pourrait retrouver avant sa répression par le christianisme. Des études sur le paganisme vont dans ce sens. Ces deux positions peuvent interférer entre elles et se recouper. On a parfois étudié le folklore religieux coupé de l'institution pour mieux montrer son aspect autonome, et l'on a parfois étudié sous l'institution le jaillissement populaire pour mieux montrer son absence de lien à l'institution. Quoi qu'il en soit, l'une et l'autre positions aboutissent à une dichotomie du populaire et du pouvoir institutionnel. Plusieurs raisons peuvent rendre compte de cette séparation arbitraire:

- Respect ou crainte du pouvoir religieux avec mélange d'une sorte de faux neutralisme religieux, plus fréquent qu'on ne le croit.
- Mépris de ce même pouvoir religieux qui aurait étouffé et anéanti le jaillissement du paganisme.
- Méconnaissance de l'institution avec peur d'affronter des disciplines "*redoutables*", théologie et histoire de l'Eglise, et il est vrai que sur ce point le théologien et l'historien de l'Eglise ont tendance à négliger le populaire au profit des sources institutionnelles et dogmatiques.
- Vision abstraite du populaire mystifié, sélectionné et amplifié.

A travers ces diverses positions qui, redisons-le, peuvent se combiner de multiples manières, on aboutit à une vision dichotomique entre le pouvoir et le peuple et on s'interdit la possibilité de les interroger ensemble.

Dans cette séparation on retrouve une dichotomisation plus large à propos du populaire. Dans un axe on aurait un populaire dévalorisé ou passif, appliqué à un peuple soumis et obéissant et, comme on le dit sur le plan religieux, un peuple de "*fidèles*". Dans l'autre axe, on aurait un populaire survalorisé appliqué à un peuple porteur de créativité. Cette vision dichotomisée part d'une vue abstraite et idéologique de la réalité qui oublie que la notion de populaire est elle-même une notion construite "*pour les besoins de la cause*" et que l'on doit en conséquence utiliser avec précaution. Une vue correcte de la réalité sociale fait voir une totalité en tension où s'agencent, se concilient ou s'opposent pouvoir institutionnel et peuple. En ce qui nous concerne dans notre sujet, dans l'ancienne société paysanne il n'y a pas d'un côté une religion sérieuse et vraie et d'autre part des pratiques folkloriques. Il y a une problématique de la vérité, car en toute société comme en chaque personne se dévoile une tension pour la vérité totale qui n'est jamais donnée une fois pour toutes. Le combat pour la vérité met face à face le pouvoir de l'institution et le peuple des croyants. Ce peuple n'est pas inerte, passif, obéissant, aveugle ou routinier par rapport à la doctrine enseignée, car il porte en lui une exigence propre de la vérité et du sens. Ce peuple aurait été croyant même si le christianisme n'était pas devenu sa religion instituée, mais le christianisme n'a pas refoulé ou anéanti une prétendue religiosité populaire jaillissant d'un originaire état de nature. Il se trouve que l'histoire a concrétisé ici la problématique de la vérité en mettant en relation l'institution catholique et un peuple de paysans. L'analyse doit mettre en évidence ce qu'a produit cette relation. Celle-ci prend la forme originale d'une expression religieuse où les fidèles peuvent avoir des attitudes multiples, obéir, traduire à leur manière, créer ou transgresser. Les fidèles ne sont pas porteurs d'une religion populaire en soi mais acteurs manifestant ce fait que toute vérité est une tension entre la certitude et le doute, entre le sens et le non-sens mais aussi entre le pouvoir de l'institution instituée "*d'en haut*" et la démarche instituante "*d'en bas*". Dans cette perspective un champ d'investigation infiniment vaste s'ouvre pour le chercheur. Il y a d'une part à réinterroger les données recueillies par le folklore pour mettre en rapport les manifestations folkloriques avec l'institution. Ces manifestations paraîtront ainsi comme des réponses à sens multiples venues d'en bas et manifestant obéissance, résistance ou

invention culturelle. Seule une étude de cas en cas peut faire apparaître le sens de ces manifestations et expressions. Il y a d'autre part, à partir de l'institution, donc de l'Eglise, du catéchisme, de la liturgie et des pratiques imposées pour voir comment le message a été reçu, obéi, repris, métamorphosé ou réinventé par les fidèles. C'est ainsi que l'on est conduit à réinterroger le champ complet de la religion pour y chercher la trace et la note populaire. Dans ce champ de la religion les gens ont vécu et cru. Il s'agit de déceler le sens qu'ils y ont mis et dont aucun théologien, pasteur ou historien de l'Eglise ne détient a priori et à lui seul le sens. C'est dans cette perspective que nous avons choisi la dévotion du chapelet pour illustrer notre propos. Voilà une pratique qui paraît tout entière contenue et définie dans ce que l'Eglise a donné, appris et commandé aux fidèles. Or même dans ce cas où les apparences laisseraient voir peu de place à l'invention populaire, on peut remarquer - comme nous allons essayer de le faire brièvement - une étonnante richesse populaire. Dans cette réalité si simple du chapelet, un pan entier du vécu religieux parfois inattendu est à dévoiler. Vue sous l'angle de la dévotion du chapelet, la société rurale peut prendre une "*autre*" dimension.

Terrain et problèmes de méthode

Même si l'objet du chapelet paraît si simple, il faut bien avouer qu'au-delà de nos expériences, connaissances et impressions immédiates, nous savons peu de choses à défaut de longues recherches suivies. Sur bien des points nous serons par conséquent obligé d'émettre des questions et des hypothèses plus que des constatations et des explications. Pour une part cependant nous nous référerons aux enquêtes directes que nous avons menées dans une paroisse de montagne, Vissoie en Valais, en interrogeant doublement l'institution perçue du côté du curé et de la hiérarchie, et le vécu populaire perçu au travers des témoignages oraux. Les données propres au curé ont été recueillies par le dépouillement systématique des carnets concernant les "*Annonces*" que le curé proclame chaque dimanche du haut de sa chaire. Dans ces "*Annonces*", véritable moyen de lire la vie de la paroisse au jour le jour, on a une mine de renseignements qui portent à un bout sur la doctrine et sur l'institution et à l'autre bout sur les

activités les plus concrètes pour la période allant de 1910 à 1960. Quant à la méthode, nous ne ferons ici qu'une remarque due au vécu affectif ou à la résonance affective du sujet choisi. Voici le problème: lorsque nous travaillons comme nous le faisons sur ce sujet "*mélangé*", c'est-à-dire ancien et contemporain d'une société rurale en urbanisation, nous avons à faire non seulement avec des enchevêtrements chronologiques, mais avec la complexité de la mémoire. Pour une large part nous faisons appel à la mémoire orale. Or nous savons bien que celle-ci n'est jamais reproduction de la réalité, mais qu'elle invente et réinvente sans cesse le passé en fonction du présent et de l'avenir. De plus cette mémoire s'accompagne d'un affect important, surtout en matière religieuse. Or cet affect que l'on pourrait appeler ici plus précisément "*le sentir*", s'alimente physiquement aux odeurs de l'église et joue un rôle essentiel dans la mémoire du sujet et du chercheur. Concernant le chapelet, nous sommes devant une odeur douce - nous pourrions même dire une odeur douceâtre et parfois mielleuse. Disons pour simplifier: au vu de l'image de la Vierge, de la femme qui prie et de l'enfant consacré à Marie, toute la mémoire du chapelet respire un "*parfum de femme*". Ce parfum est un piège du présent, pour faire sentir un passé déformé à la lumière de ce présent, déformation dont il faut donc se méfier. Mais en prenant toutes les précautions il est un prodigieux moyen, une piste, une trace vers un sujet capital que le chapelet illustre en profondeur: les liens essentiels dans la piété populaire, de la femme et de la religion.

Univers du chapelet et chapelet de l'univers

Le titre de ce paragraphe a été choisi pour désigner l'extension du chapelet comme dévotion et comme objet. On peut dire que le chapelet est en quelque sorte coextensif à l'univers. En lui-même il est univers sensible. Il dit une histoire qui représente tout l'univers et on peut prier le chapelet dans tout l'univers. Car, comme on le disait dans la piété populaire, "*dans tous les lieux il est toujours possible de prier le chapelet*". Il constitue en quelque sorte le tissu, l'en-dessous omniprésent de la pratique religieuse. Pour le milieu rural on ne comprend rien à cette pratique sans la dimension sensible et intelligible du chapelet. Cependant il faut

prêter attention à deux éléments: la coextension du chapelet et de l'univers doit éviter le piège de la conception cosmique de la religion. Nous sommes ici en permanence dans le va-et-vient du cosmique au moral, ou dans ce que l'on pourrait dire la chute du cosmique vers le moral. La coextension dont il s'agit peut très bien être une coextension morale et moralisante. Ensuite il faut envisager nos anciens paysans souvent avec le chapelet en poche ou dans leur main; mais s'ils priaient souvent ils riaient également beaucoup et riaient souvent - comme le rapporte la tradition orale - sur des choses "*indécentes*". C'est qu'ici l'extrême religion touche souvent à l'extrême présence du désir. Entrons maintenant dans ces multiples niveaux du chapelet qui sont autant de pistes de recherche que nous suggérons.

Un objet visible

Nous sommes dans une religion du visible et du montrable. Il n'y a pas de catholicisme sans objet. Et l'objet rend visibles les choses de l'au-delà, reproduit la doctrine et l'institution, et inscrit le sacré dans la matière. Il y aurait ici un long chapitre à écrire sur l'institution du chapelet comme dévotion et comme objet tel que l'Eglise l'a défini. Nous aurions à indiquer comment dans le chapelet (et sa forme accomplie le Rosaire formé de trois chapelets) a été inscrit en quelque sorte un résumé de toute la doctrine chrétienne à travers la série des Trois Mystères: Mystères joyeux, Mystères douloureux et Mystères glorieux. De ce fait, une fois de plus, l'Eglise inscrivait dans l'objet sa visée pédagogique. Le Rosaire redisait chaque fois un enseignement complet et une méditation sur la totalité: les Mystères joyeux comprenaient l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de Jésus, la Présentation, le Recouvrement. Aux Mystères douloureux étaient rattachés l'Agonie du Christ, le Couronnement d'épines, le Portement de la Croix, le Crucifiement. Enfin entraient dans les Mystères glorieux la Résurrection, l'Ascension, la Descente de l'Esprit, l'Assomption et le Couronnement de la Vierge. Si nous revenons au milieu populaire, nous devons indiquer que le chapelet, comme tout objet religieux, est un objet béni, c'est-à-dire qu'il est investi de ce quelque chose en plus qui lui donnera valeur spéciale et force de protection. A cette fin de bénédiction

Le curé lui fait une place dans ses "Annonces". Dans sa provenance, le chapelet peut être acheté partout. Mais l'une de ses origines fréquentes est le pèlerinage à Lourdes, à la Salette ou aux Ermites. Et il importe ici de signaler un point capital: dans cette société où les vacances font défaut, le pèlerinage constitue en quelque sorte les rares vacances et celui qui a la chance et la possibilité d'y aller, se sent dans l'obligation de ramener aux autres des cadeaux. Le chapelet fait souvent partie des cadeaux. Il y aurait ainsi toute une "histoire de vie" à conter derrière chaque chapelet où l'on retrouverait une anthropologie de l'échange et du don. Parfois, cet objet si simple peut s'apparenter au bijou et devenir un objet cher comme cadeau qui est fait à certains moments rituels particulièrement importants de la vie.

Le geste et la parole

Avec la médaille et le scapulaire essentiellement, le chapelet fait partie des objets que l'on porte sur soi. On dit: "avoir son chapelet en poche". En effet, cet aspect est important. Le chapelet incorpore la religion au corps et, dans la poche, il a un effet moral en pouvant garantir contre la "tentation". Quelque part il est l'anti-désir illégitime dans cette religion obsédée de faute. Et quelque part également le chapelet conduirait à cette obsession catholique de la faute dont la forme pathologique s'appelle le scrupule. Dans la poche, ou parfois à la maison - et il y aurait ici une recherche à faire sur les lieux de l'entreposage - le chapelet passe dans les mains pour lesquelles il est destiné, ce qui veut dire que c'est un objet montrable, qu'il participe de l'extériorisation de la pratique et de sa démonstration. Témoignage d'un vieux montagnard sur le port du chapelet que l'on désignait également par le nom de "pater":

"On rencontre combien de bons vieux et de bonnes vieilles qui venaient du travail avec le «pater» en main, par les chemins. Pas seulement à l'église, mais par les chemins! Avec les «pater»! Il y a encore ici ou là de ceux qui ont les «pater» en poche... et qui de temps en temps s'en servent. Mais ça c'est rare: on les compte. Avant, à part deux ou trois mécréants, on avait tous des chapelets en poche."

Par ailleurs c'est un objet qui permet le comptage et la répétition. Et l'on ouvre ici une perspective sur les liens entre religion et comptage. On y trouverait quelques caractères majeurs du catholicisme populaire, où compter, dans sa complexité, peut signifier de façon équivoque, épargner, gagner, comme l'on dit gagner les indulgences ou gagner son salut, trafiquer, échanger, dépenser, être obsédé, rendre des comptes. On aurait ici d'une part une forme d'obsession du gain, dans une sorte d'assurance du salut, et d'autre part une forme de dépense et d'excès. Au-delà d'un certain nombre, il y a une façon de compter à l'infini qui rejoint la pure gratuité. Dans ce sens, compter qui est véritablement le propre du chapelet, impliquerait deux pôles de la religiosité populaire, l'un crispé vers l'épargne, l'autre ouvert vers la gratuité et le don. L'objet et le comptage appellent la voix, seule ou collective, silencieuse ou forte. Ici le chapelet inscrit la religion à son degré le plus élémentaire dans la voix, tandis que sur le plan de la sociabilité, il définit l'assemblée ou la foule en prière. Avec le chapelet, on est introduit au coeur d'une sociabilité paroissiale, sérieuse et moins sérieuse que maintes histoires tentent de reproduire. Il y aurait ainsi à signaler tout ce que la mémoire, dans chaque village et dans chaque hameau, a retenu sur les différentes voix récitant le chapelet dans l'harmonie, la disharmonie ou la cacophonie de l'ensemble. Le comptage, la voix, la répétition, impliquent l'exhibition et la démonstration avec leur ambiguïté: participer d'une part; se faire voir d'autre part. Sur ce dernier point, on entre dans la contrainte et le conformisme villageois en même temps que se dévoile la possibilité du pharisaïsme villageois. Le chapelet définit les gens pieux face aux autres qui le sont moins. Et en même temps il distribue les rôles masculins et féminins; d'une façon générale, il y a une sorte d'adéquation plus grande entre le chapelet et la femme qu'entre le chapelet et les hommes... Et la voix du chapelet s'éteint pour rejoindre les mains du mort car, ainsi que le veut la pratique, dès que la mort survient et pendant qu'il est encore temps, on enveloppe autour des mains du mort les différents grains du chapelet.

La dynamique des lieux

Le chapelet implique une spatialité. Le propre de cette dévotion est d'être, l'avons-nous déjà dit, coextensive à l'espace. On peut prier le chapelet partout et n'importe où et, enseigne le curé, si on ne sait pas quoi faire et quel que soit le lieu où l'on se trouve, il est toujours possible de prier le chapelet. Cependant, à cette possibilité d'omniprésence du chapelet, vient se combiner une spécialisation des lieux. Quelle extraordinaire invention de lieux s'est donnée la dévotion populaire du chapelet: églises consacrées, chapelles destinées à cet effet, autels du Rosaire, oratoires à Notre-Dame, oratoires multiples et divers, lieux locaux de pèlerinage, etc. etc. et surtout les grands lieux de pèlerinages liés à la Vierge. Il y aurait ici à évoquer, liée à la dévotion du chapelet et se combinant à un modèle d'aspiration rurale, une phénoménologie de l'apparition. Quel est le petit paysan qui en gardant les vaches ou les chèvres, n'a prié le chapelet avec le secret espoir qu'il lui soit donné la grâce d'une apparition de la Vierge comme à Bernadette Soubirou ou aux trois bergers de la Salette? On démontrerait avec éclat, ici, une sorte de tissu populaire profond qui contiendrait comme virtuellement une phénoménologie de l'apparition.

La socialisation et l'entrée en chapelet

Il va de soi que pour une prière si importante, on se soit préoccupé fortement de l'éducation des enfants. Nous rencontrons ici l'un des premiers éléments de féminisation auxquels nous avons fait allusion. C'est aux parents, mais essentiellement à la mère, qu'il appartient d'apprendre les premières prières aux enfants. Et parmi celles-ci, évidemment l'Ave Maria et le Pater qui constituent les bases du chapelet. Les leçons de religion et de catéchisme reprendront ensuite cet enseignement de base. Mais le curé, dans les "*Annonces*", fait injonction et recommandations multiples aux parents à ce sujet. Par l'influence de la mère sur la prière de l'enfant naîtra toute une symbolique de l'enfant sur les genoux de la mère apprenant à prier. On pourrait presque dire qu'il s'agit ici d'une seconde naissance qui annonce ou prévisage la fin et de la mère et du fils, avec la version dramatique lorsqu'il s'agira du mauvais fils...

Parmi les recommandations du curé sur le rôle des parents dans les prières à enseigner aux enfants, on peut noter diverses indications. Le 21 mai 1916, le curé rappelle la préparation des enfants à la première communion prévue à l'âge de 7 ans et dénonce les "*parents coupables*" qui n'ont pas enseigné le "*Pater Noster*" et "*l'Ave Maria*" aux petits. En avril 1921, la même injonction est adressée:

"Les enfants viendront pour le catéchisme à 9 heures. Veuillez bien leur apprendre les premières prières. Il y en a qui ne savent même pas le «gloire soit au Père». Préparez-les aussi à la Confession et à la Communion."

En avril 1922, le curé demande que les enfants se préparent au sacrement de confirmation en apprenant avec leurs parents:

1. Le Notre Père, le Je vous salue, Je crois en Dieu, l'acte de Contrition.
2. Les 3 Mystères de la Trinité, de l'incarnation et de la Rédemption, ainsi que le sacrement de Confirmation.
3. La pratique de la Confession.

Le ciel et la terre, le sens et le surnaturel

Avec le chapelet comme avec d'autres réalités religieuses, nous entrons dans le domaine de la foi. Il faut aussi oser employer ce mot qui implique un type d'adhésion, un mode de savoir, un risque existentiel vécu aussi bien dans la société rurale que dans la société urbaine. Si l'on évite de rava-
ler la religion paysanne au rang des coutumes et des croyances, la foi constitue une dimension capitale, ici comme ailleurs. Le chapelet fait donc partie d'un acte de foi qui met en communication les êtres surnaturels et les êtres humains. Dans les êtres surnaturels, le chapelet implique deux dimensions: il est d'abord, dans sa forme accomplie du Rosaire, récit et mémoire de l'épopée chrétienne par les trois Mystères joyeux, douloureux et glorieux. Il est ensuite, au sein de cette épopée, la place capitale accordée à la Vierge dans le catholicisme et particulièrement dans le catholicisme populaire. Il y aurait ici toute une série de recherches à entreprendre sur

les liens entre mentalité rurale et populaire d'une part, et le personnage de la Vierge d'autre part. Dans les êtres humains, le chapelet implique tout le monde, du berceau à la tombe, mais l'on y trouve une mention spéciale pour :

1. La femme. C'est par excellence, avons-nous déjà dit, une prière de la femme, même si les hommes la récitent aussi.
2. Les "*grands hommes*" (au sens ethnologique). Que de recherches ici seront à entreprendre sur le rôle des "*grands hommes*" dans le catholicisme populaire. En permanence l'enseignement et la prédication insistent sur le rôle de la religion pour les grands hommes et évidemment ceux-ci ont su, dit cet enseignement pieux, faire une place au chapelet. On pourrait insister longuement sur les liens de prière privilégiés de la femme et des grands hommes. Nous aurions ainsi une ligne le Christ - la Vierge, la mère - le fils, la mère - les grands hommes.

Le Bulletin Paroissial du Diocèse de Sion, dans son édition du mois d'octobre 1922, souligne le rôle du chapelet chez les "*grands hommes*" :

"LE CORTEGE DU CHAPELET

On pourrait faire un beau cortège à la Flandrin de tous les personnages qui ont porté ici-bas leur chapelet avec respect et avec amour. On y verrait des saints, des rois, des héros, des guerriers, des savants, des écrivains illustres.

Voici les saints d'abord. C'est saint Dominique qui ouvre la marche, puis tous les bienheureux de sa famille. Ce sont bientôt les fils de saint François. C'est saint Ignace avec ses enfants, saint François Xavier et tant d'autres qui s'en vont, la croix à la main et le chapelet à la ceinture, à la conquête des âmes. C'est saint François de Sales et saint Vincent de Paul avec leurs filles; il faudrait les nommer tous, car tous récitent leur chapelet avec ferveur, combattent et meurent avec cette arme incomparable.

Voici les rois. Saint Louis à leur tête.

Au rapport du confesseur de la reine Marguerite il a l'habitude de réciter chaque soir cinquante «Ave Maria» et, à chacun d'eux il fait une gémulation. Edouard III d'Angleterre, vaincu dans un tournoi, ne trouva pas de cadeau plus cher et plus précieux que son chapelet à offrir à son vainqueur. Charles le Téméraire récite son chapelet en allant au feu. Louis XIV le dit aussi tous les jours. Le P. de La Rue raconte qu'admis un jour à l'audience du roi, il le trouva seul, égrenant son chapelet à gros grains. Comme il en exprimait sa respectueuse surprise, le monarque lui répondit: «Ne soyez pas étonné, je me fais un honneur de réciter mon rosaire. C'est un usage que je tiens de la reine, ma mère, et je serais bien fâché d'y manquer un seul jour.»

Le grand patriote du Tyrol, André Hofer, au commencement du dix-neuvième siècle, récitait son chapelet avec ses soldats à travers les rudes sentiers de ses montagnes. Une chanson tyrolienne du temps lui fait dire: «A genoux, les montagnards, à genoux! Et prenez-moi vos rosaires. Ce sont les violons que j'aime. Quand la prière fera briller vos yeux, le Seigneur Dieu se montrera à vous.» Sur le point d'être fusillé, Hofer donna son chapelet, son plus cher trésor, au prêtre qui l'assistait, puis, d'une voix ferme, commanda le feu.

Le maréchal Bugeaud ne craignait pas de dire son chapelet au feu du bivouac. Il portait sur lui une médaille de la Vierge, que lui avait donnée sa fille. Il s'aperçut un jour qu'il l'avait perdue et il en eut un vif regret. Puis, pensant qu'il avait dû la perdre à la halte précédente, il pria deux de ses hommes d'aller la chercher et ils la lui rapportèrent, en effet.

Le commandant Marceau, un brave marin qui a dépensé sa vie au service et à la défense des missionnaires de l'Océanie, lorsqu'il faisait ses lointaines et glorieuses croisières, se promenait sur la dunette de l'«Arche d'Alliance» en récitant son chapelet.

Le fameux voltairien Volney naviguait un jour sur les côtes d'Amérique, non loin de Baltimore, lorsque s'éleva une tempête effroyable. Le philosophe tira un chapelet de sa poche et se mit à le dire tout haut. Le

danger ayant disparu, une dame lui demanda malicieusement à qui il s'était adressé dans sa prière.

«Madame, répondit-il, il est facile de se moquer de Dieu dans son cabinet, mais on ne rit pas de lui dans la tempête.»

Le célèbre docteur Récamier disait son chapelet pour obtenir à ses clients la santé du corps et celle de l'âme.

Louis Veillot était un fervent du Rosaire."

3. Au niveau des humains on peut reprendre l'indication donnée à propos de la voix. C'est une prière qui peut être récitée seul ou en groupe. Dans ce dernier cas on a à signaler le rôle capital des confréries. Il existe une confrérie du saint Rosaire et le curé y fait des allusions dans ses "Annonces". Le diplôme d'intégration à la confrérie indique les fruits que l'on peut en recueillir:

"CONFRERIE DU TRES SAINT ROSAIRE

C'est une association de fidèles qui se proposent d'honorer Marie par la récitation du Rosaire, par la pratique des vertus que nous enseignent ses mystères et par les oeuvres de la vie chrétienne qu'il nous fait accomplir.

Obligations. - 1° Faire inscrire ses noms de baptême et de famille sur le registre d'une confrérie régulièrement établie; - 2° Réciter chaque semaine le Rosaire entier en énonçant avant chaque dizaine l'un des mystères. Cette obligation, si elle n'est pas remplie, n'entraîne pas de faute, mais seulement la privation des avantages promis à ceux qui l'accomplissent.

(On recommande aux associés de faire rosarier leurs chapelets et de communier le 1er dimanche du mois, consacré au Rosaire.)

Principaux avantages. - 1° Participation aux prières et bonnes oeuvres des confrères et de tout l'Ordre de Saint Dominique; - 2° Nombreuses

indulgences, dont: deux plén., le jour de l'admission; - cinq plén., à l'article de la mort; - trois plén., le 1er dim. du mois; - 2.025 jours pour chaque Ave; - 100 ans et 100 quarantaines une fois par jour pour porter sur soi le chapelet rosarié; - une pléni., à chaque visite de l'autel du Rosaire, le 1er dim. d'octobre, fête du Rosaire, dans les églises où est établie la confrérie.

Tout fidèle qui récite un chapelet devant le Très Saint Sacrement (exposé ou non) gagne une indulgence plénière (Pie XI)."

Par ailleurs, dans d'autres confréries, les confrères sont obligés à une prière que l'on désigne en Anniviers comme la prière de "l'habit". Dans cette prière de l'habit, le chapelet tient à nouveau une place importante. Dans les récits légendaires, certains revenants reviendront auprès des vivants pour signaler leur manque quant aux prières de l'habit. (Ce mot est employé pour désigner l'habit que l'on portait essentiellement dans la confrérie du Saint Sacrement).

Sens d'une pratique: tout par la prière

Ce qui unit les êtres surnaturels et les êtres humains, c'est la prière. Le monde entier est prière et la prière obtient tout, comme tout est résultat de prières. Nous sommes ici au centre d'une vision essentielle de la société rurale. Le monde, l'homme, la vie font partie d'un univers de grâces obtenues grâce au sacrement et à la prière. De même que par ailleurs la prière sert à apaiser la colère et le châtement de Dieu face aux fautes des hommes. Il est nécessaire de bien mesurer cette dimension capitale par comparaison à un monde urbain qui, en tant que tel, ne s'estime plus résultat et faveur de prières. Dans le monde rural, tout est donné et reçu comme faveur de grâces obtenues d'en haut et la prière sert précisément à obtenir ces grâces. A partir de cette dimension essentielle, on peut comprendre divers niveaux de la prière ou impliqués par elle.

1. Statut du priant ou de l'orant

Une prière extériorisée telle que le chapelet, permet au sein de la société villageoise et paroissiale, de classer. Elle fait partie de l'un des multiples systèmes de classement des personnes dans les groupes permettant un statut allant du "pieux" au "mécréant" en passant par les accusations - comme on l'a déjà dit - de "pharisaïsme". On sait qui prie beaucoup, moins, pas beaucoup ou pas du tout. On croit savoir qui prie sincèrement ou avec hypocrisie. Quel spectacle sur le village avons-nous! Un jour, face à la baisse de prière, l'Eglise insistera sur le "*respect humain*", autre notion-clé pour comprendre l'affrontement du traditionnel et de la modernité.

2. Un système d'attitudes

Celui-ci va de la grande démonstration à la retenue et, sur un autre axe, implique pratique adhésive ou pratique routinière. Il faut insister sur ce qu'on pourrait dire ici sur "*la routine*", qui est la perception élitiste d'une religion qui se voulait plus "*intérieure*" alors qu'elle impliquait, du point de vue populaire, la dialectique présence-absence face à l'institution et mêlait le sacré au profane dans une prière qui était presque comme une parole ordinaire ou une parole ordinaire qui serait presque une prière. Nous sommes ici à un point limite du chapelet, car il métabolise la parole ordinaire et la parole extraordinaire comme il métabolise le naturel et le surnaturel. A la jonction du visible et de l'invisible, de la matière et de l'esprit, de l'histoire et de l'éternité, le chapelet en tant qu'objet et dévotion, inscrit en lui de multiples sens.

3. Le lien aux indulgences

Ce point rejoint l'axe que nous avons signalé de compter et de gagner. Prier le chapelet donne des indulgences, et l'objet chapelet peut être lui-même indulgencié. On a de ce fait sur les deux points cités, plusieurs indications dans les "*Annonces*", comme celle de mars 1921: "*Concernant la récitation du chapelet. Rome avait décidé de ne rien ajouter au «Je vous salue Marie» pour gagner les indulgences. Mais les évêques suisses demandèrent de conserver cette habitude et elle fut conservée.*"

Les chapelets gardent et conservent les indulgences aussi longtemps qu'ils peuvent être considérés comme tels. Donc vous pouvez les prêter sans perdre pour cela les indulgences."

4. Lien aux sacrements

Le chapelet peut accompagner tous les sacrements, mais il a des liens particuliers avec le sacrement de la confession. Au cours de cette dernière, le confesseur donne une pénitence qui peut être souvent - et qui est souvent entre autres - trois Ave ou plus gravement un chapelet ou un Rosaire. Nous aurions ici de multiples histoires à conter contenues dans la mémoire orale sur la recherche des "*bons confesseurs*" en fonction des pénitences légères ou lourdes qu'ils donnent aux pénitents.

Temporalité du chapelet, les cycles de la vie rurale

Après avoir vu la dimension du chapelet, on va le voir dans deux de ses dimensions temporelles. Celle du cycle et du moment, celle de la répétition ou celle du risque ou du choix ou de l'événement. Autrement dit, on récite le chapelet à dates fixes et prévues selon un retour cyclique et on le récite à tous moments en cas de drame ou d'urgence ou de tentation.

Le cycle de l'année

Si l'on prie le chapelet partout et n'importe quand au cours de l'année, il était naturel que des moments soient définis de façon cyclique dans la vie où le cycle occupe une place importante. Deux mois sur les douze mois de l'année ont été définis pour une dévotion particulière du chapelet: mai, qui est le mois de Marie, et octobre, le mois du Rosaire. Le curé rappelle sans cesse la dévotion du chapelet durant ces mois particuliers au cours des "*Annonces*" du haut de la chaire.

"La dévotion du mois de Marie commencera aujourd'hui et aura lieu tous les jours à l'heure habituelle du chapelet." (1.5.1910)

"Demain 1er jour du mois de mai. Tous les jours de ce mois à l'heure du chapelet, nous ferons une dévotion spéciale à la Sainte Vierge." (30.4.1911)

"Ce soir, nous commencerons la dévotion du mois de Marie. Cela consiste dans la récitation du chapelet et les litanies de la Ste Vierge et d'une lecture pieuse, et là où on le peut d'un chant en l'honneur de la Ste Vierge. Recommander d'y assister régulièrement. On y gagne de nombreuses indulgences." (24.4.1927)

Aujourd'hui nous commencerons la dévotion du St Rosaire. Les dimanches et les jours de fête, elle se fera après la messe à la place des vêpres, et les jours d'oeuvre à l'heure habituelle du chapelet." (11.10.1914)

"Aujourd'hui nous commencerons la dévotion du Saint Rosaire. Après la messe, au lieu des vêpres, on récitera le chapelet, la prière à St Joseph et chantera la litanie de la Sainte Vierge en présence du Saint Sacrement. Les jours d'oeuvre la dévotion se fera à l'heure du chapelet." (1.11.1917)

Un témoignage de la tradition orale souligne l'importance de ces deux mois consacrés à une intensification dans la récitation du chapelet:

"Octobre le mois du Rosaire! Mais assez souvent, on reportait au mois de décembre parce qu'au mois d'octobre, les uns étaient à la vendange; les autres dans les mayens. Alors, ils reportaient. Mais disons! le mois du Rosaire, c'est le mois d'octobre. Ou s'il y avait encore des pommes de terre à creuser et si certains étaient encore à la pâture à Sierre, ça se faisait en décembre.

Alors le mois du Rosaire, c'était le chapelet toutes les nuits, bénédiction du Saint Sacrement après le chapelet, pendant tout le mois. Et pendant tout le mois, l'église était pleine le soir comme le dimanche à la messe.

A part ça, il y avait le mois de mai. Tout le mois de mai, il y avait le chapelet, et la bénédiction aussi. C'était aussi à la Sainte Vierge. Parce que le mois de mai était aussi dédié à la Sainte Vierge. Et il n'y a pas longtemps jusqu'à ce qu'on s'est trouvé trois ou quatre à la tribune, et sept ou huit vieilles dessous, c'est pour ça que ça a été abandonné. Mais plus avant, l'église était encore une fois pleine la semaine comme le dimanche, pour prier le chapelet à la Sainte Vierge, et la bénédiction! Et deux mois! Mai et décembre."

Pour les fidèles, ces mois sont l'objet de récitation intensifiées à l'égard du chapelet. Un autre moment peut être signalé, celui qui voit au printemps se dérouler les grandes processions au cours desquelles on prie toujours le chapelet. Les chantres vont devant avec les prêtres, et derrière suivent les fidèles et surtout les femmes nombreuses, avec le chapelet. Le curé, au cours de ces processions dont certaines sont particulières et dues aux causes de beau temps ou de mauvais temps, rappellent le rôle que peut jouer le chapelet.

"A la demande des autorités, comme le temps est toujours mauvais, nous ferons une procession pour demander au Bon Dieu le beau temps. La procession se fera à Pinsec et Fang. Nous Vous faisons un devoir d'y assister le plus nombreux possible." (18.10.1910)

"Puisque le Bon Dieu a déjà exaucé vos prières en donnant le beau temps, en actions de grâces je vous recommande de réciter le chapelet tous les soirs de cette semaine dans toutes les chapelles." (18.7.1910)

"Pour obtenir un temps favorable, je recommande de prier le chapelet tous les soirs de cette semaine dans tous les villages. Puis nous ferons mercredi une procession. Le départ de cette procession aura lieu à 5h½." (14.7.1919)

Le cycle de la semaine

L'institution du chapelet par l'Eglise a elle-même défini la distribution de ses Mystères en fonction de la semaine.

Lundi, Mystère glorieux. Mardi, Mystère douloureux. Mercredi, Mystère glorieux. Jeudi, Mystère joyeux. Vendredi, Mystère douloureux. Samedi et dimanche, Mystère glorieux. Autrefois, selon les témoignages oraux, cette distribution était connue très minutieusement dans les milieux populaires, où l'on annonçait le Mystère lors de la récitation privée ou publique.

Au courant de la semaine, deux récitations publiques du chapelet sont organisées, qui toutes deux donnent à la vie villageoise l'un de ses rites. La première récitation concerne le chapelet de la semaine. Chaque soir, la cloche sonne et les fidèles sont invités à se rendre à l'église pour une récitation souvent assumée par une femme. La fréquentation est souvent faible et fréquemment composée uniquement de femmes, ce qui a une influence capitale sur l'image symbolique des rapports entre dévotion et "*bonnes femmes*". Signalons par ailleurs que durant la période scolaire, le curé fait le tour du village afin de punir les écoliers qui joueraient dans les rues au moment de la récitation du chapelet. La pénitence qu'il leur inflige à ce moment-là consiste à venir le lendemain matin à l'église pour réciter... le chapelet. Il y a ensuite le chapelet du dimanche qui reçoit une forme plus solennelle. Après la messe, quelque fois à la place des vêpres, ou le dimanche soir, avec l'exposition du Saint Sacrement où l'on chante le *tantum ergo*. C'est un deuxième grand moment de rassemblement du groupe villageois pendant la célébration dominicale.

Le cycle de la vie quotidienne

Si l'on prie n'importe quand pendant la journée, il y est des moments privilégiés pour la prière, comme la prière du matin, en allant "*gouverner*", le soir, la récitation du chapelet en famille avec toute la sociologie familiale qu'il y aurait à faire ici. Un témoignage paysan souligne ces différentes formes de prière.

La prière du matin:

"La première chose, en se levant, c'était de se signer avec l'eau bénite. Première chose! Se lever, s'habiller, c'est normal. Et la première chose avant de sortir de la maison, c'était se signer avec l'eau bénite et offrir sa journée. Ça c'était le départ.

Et puis après, suivant comment, si on avait le temps, on priait deux ou trois mots en famille. Et si c'était pas, celui qui allait soigner les vaches, par exemple, l'hiver, il priait en allant pour soigner. Et les autres, ils priaient la prière du matin, «à la bonne ange», tu vois. Alors, les prêtres, ils disaient qu'on avait chacun «une ange» qui vous regardait. Celui qui allait soigner priait en allant et en venant, et là, il faisait la croix avec la pelle et le trident."

En allant soigner le bétail:

"On disait trois «notre père» et trois «je vous salue». Cela, c'était pour la confrérie du Saint Sacrement. C'était obligatoire de prier trois «notre père» et trois «je vous salue» pour faire partie de la confrérie, de l'habit. Trois «notre père», trois «je vous salue», trois «gloire».

Et puis après alors, on priait un pater et un ave à sa bonne ange. Et puis trois je vous salue à la Sainte Vierge. Et puis éventuellement si on avait une petite dévotion particulière pour un saint particulier, on se recommandait. Et puis alors quelque chose pour les morts. On oubliait jamais de prier quelque chose pour les morts. «Mon Jésus, pardon et miséricorde»."

La récitation de l'Angelus

"Tout le temps! Le matin, à midi et le soir. Si on était seul, on priait seul. Et si on était en famille, en famille! Et si c'était le printemps, quand on était en train de semer les champs, le seigle ou bien les pommes de terre. On avait, par exemple, ici à Grimetz, les champs, tous aux mêmes rayons, c'étaient des fois, des quinzaines ou... des groupes: quand il son-

nait midi, ils étaient tous debout avec la pelle et la pioche - pour l'angélus; en bas le chapeau."

La prière du soir en famille

"Eh bien! C'était à peu près toujours le chapelet! Par exemple, nous on allait beaucoup veiller chez des voisins. Et on était toujours une bonne troupe de jeunes. On arrivait là, jouer des jeux. Pas danser mais jouer. Eh bien! Quand on était arrivé, la mère, la vieille, elle disait: «Nous allons tous faire la prière du soir». Et c'était rare qu'on eût échappé au chapelet. C'était le chapelet. Et puis après un pater et un ave pour ça cette fois-ci! Un pater et un ave pour cette chose-là!

Et puis alors, ça me vient toujours le rire! Alors elle priait pour les «âmes des fidèles défunts trépassés qui sont morts»."

Un cycle particulier: les neuvaines

Il s'agit de la dévotion de neuf jours au cours desquels on peut réciter le chapelet, en tout ou en partie, à l'effet de demander une grâce spéciale comme la guérison d'un malade. Le rassemblement, à ce moment-là, d'un groupe informel pour la neuvaine, constitue un moment important de l'être-ensemble et de la sociabilité villageoise.

Le cycle de la vie: du berceau à la tombe

Au cours de la vie, le chapelet se déploie tout au long avec des moments privilégiés qui sont essentiellement:

la première communion, avec le cadeau du chapelet et la consécration à la Vierge,

la mort, avec récitation du chapelet lors de la veillée mortuaire,

après la mort, les multiples chapelets pour les âmes du purgatoire. Les "Annonces" font de multiples allusions à ce sujet.

"Aujourd'hui, nous commencerons la dévotion du St Rosaire. Au lieu des vêpres, il y aura la récitation du chapelet, la prière à St Joseph et la bénédiction. Les jours d'oeuvres cette dévotion aura lieu à l'heure du chapelet. Je vous recommande de venir nombreux; vous offrirez vos prières pour les âmes du Purgatoire, vos parents, amis, bienfaiteurs." (13.11.1927)

"Ce soir, à l'heure du chapelet, l'on récitera le Rosaire en entier pour les âmes du Purgatoire." (7.11) (ou 1.11)

Le chapelet et le moment: l'existentialité populaire

A la temporalité du cycle répétitif, se combine la temporalité du moment, car la religion dite traditionnelle connaît de ces moments, instants, choix inattendus malgré la présentation que l'on donne généralement de cette société. Trois moments sont particulièrement à signaler.

Moments de drame: danger, maladie, accident, fléau naturel. Dans ces moments graves de menace, la récitation du chapelet se révèle importante pour obtenir les grâces célestes. D'une certaine manière le cycle de la neuvaine se combine ici avec la temporalité du moment. Plusieurs histoires telles que celles-ci font allusion à la grâce obtenue en cas de danger par la récitation du chapelet.

"Et je veux te conter juste un cas, pour dire la foi de la personne. Il y avait un de Vissoie, mais de cela je te parle, il y avait encore des loups en ce moment-là, peut-être deux cents ans. Il y avait des malades à Vissoie. A ce moment-là, il n'y avait pas de médecin, pas de route, le vieux chemin, ces raccourcis qui allaient dehors, il partit de nuit, dehors, pour aller chercher des remèdes pour les malades.

Et dehors, par-dessus Vissoie, il a entendu japper le loup, au-dessus du chemin. Et le loup l'a accompagné jusque dehors à Niouc, une fois en-dessus du chemin, une fois en-dessous du chemin. Et comme il est arrivé... bon! il n'a pas eu de mal; il ne l'a pas attaqué. Quand il est retourné dedans, il leur a raconté: «J'ai été accompagné par le loup». Ils lui ont dit: «Mais tu as quand même dû avoir peur». Il a dit: «Eh bien! pas. J'avais mon chapelet en mains. Et avec mon chapelet, je n'ai pas eu peur du loup». Cela, pour dire la foi qu'ils avaient n'est-ce pas. Il a eu confiance. Non pas besoin de fusil; le chapelet! le chapelet n'était pas la peur du diable. C'était la foi, la confiance et l'amour du Bon Dieu qui l'on fait agir ainsi."

Moments de la "tentation". La tentation ici désigne essentiellement le désir sexuel et le danger de la faute. Dans ces cas-là il n'y a rien de tel que la récitation en tout ou en partie du chapelet pour, selon l'expression, "lutter contre les tentations". Cette récitation peut s'accompagner d'actes physiques comme l'indique une histoire:

"Ça revient un peu à la foi de ce temps. Ce qu'ils étaient les gens. En quel degré ils étaient pour se mortifier et qu'ils observaient les commandements de Dieu.

Eh bien! ils vivaient ensemble. Ils étaient deux frères. C'était deux vieux garçons. Des gaillards en bonne santé. Et celui-ci ma foi! Ça lui arrivait comme à tout le monde: des fois, la nuit, il n'avait pas tant sommeil. Alors il avait trouvé le moyen: quand il ne pouvait pas dormir, qu'il était tourmenté par les mauvaises idées, il se levait, prenait le «retze»* et s'en allait à la forêt prendre une «retzée» de bois. Et alors, il a dit: «Une nuit j'ai dû faire deux voyages. Je suis arrivé avec le premier, mis au lit, rien à faire! Pas pu dormir! Tourmenté!» La colère, il s'est retourné habiller la seconde fois, retourné à la forêt chercher une seconde «retzée» de bois. Et naturellement, en allant et en retournant, en priant tout le temps. Et alors la seconde fois, il a pu dormir. Voilà l'histoire n'est pas plus longue que ça. Mais c'est encore une fois pour situer comment ils faisaient à ce moment-là, pour lutter contre la tentation."

*) Sorte d'objet que l'on porte sur le dos pour transporter le petit bois.

Moment de la mort. Sous sa forme réduite de trois Ave, il existe une récitation bénéfique pour une bonne mort de ceux qui se sont mal conduits. Plusieurs histoires de revenants concernent ainsi le statut bénéfique des trois Ave récitées juste au moment de mourir par le mauvais fils. L'histoire suivante contient le point de départ d'une analyse essentielle sur les rapports entre la religion populaire, la mère, le fils et le prêtre:

"Eh bien! un prêtre, un recteur de Grimentz, était allé dans à Lona se promener, le dimanche, après la messe, probablement ou était-ce un jour de semaine, ça je ne le sais pas. Et comme toujours, il était avec le chapelet, en priant. Et quand il est venu dehors, de Lona, quand il est arrivé dehors à Bendolla, dehors à la limite des forêts, aux derniers arbres, tout à coup, il entend chanter. Un chant! Et puis, il ne voyait personne. Il s'approche! Il s'approche! Plus il s'approchait, plus il voyait d'où venait le chant. Il y avait un joli petit arole, d'une jolie hauteur, deux ou trois mètres de haut. Et le chant venait du pied de cet arole. Alors il s'est arrêté là et il a dit:

- De la part de Dieu, je te demande de te dénoncer.

Parce qu'il a compris immédiatement que ce n'était pas naturel. L'autre lui a dit: «Eh bien, oui!» Il lui a conté sa vie.

- Eh bien, j'étais un fils de bonne famille à Grimentz. Mais j'ai été le poison, la ruine de ma famille. Je n'ai jamais rien foutu de bon et j'ai foutu le camp à l'étranger. Ma mère, avant de partir, m'a supplié, en pleurant, de ne pas oublier, de temps en temps, de prier deux ou trois «Je vous salue» à la Sainte Vierge. Et là, je lui ai promis de prier.

Bon! Il s'est acoquiné avec des bandits, des brigands. Il a fait partie d'une troupe de brigands, d'assassins, de voleurs... Une fois, ils ont été pris par la police et ils ont été abattus. Seulement, avant de mourir, il lui a apparu la vision de sa mère. Elle lui a dit: «Je te supplie, au nom de Dieu, demande pardon». Avant de rendre le dernier soupir, il a eu juste le temps de dire: «Mon Dieu pardon!» Et cela l'a sauvé des flammes de l'enfer, mais cela in extremis! Seulement avec tous les crimes qu'il avait commis, ça demandait une réparation assez longue. Ça fait qu'il a été condamné de venir au pied de cet arole mais il a été tellement content de ne pas être damné qu'il chantait. Il devait rester au pied de cet arole. Alors, il a dit au prêtre:

- *Quand cet arole sera grand, ils le couperont. Avec le bois de cet arole, ils feront un berceau. Et le premier poupon qui ira dans ce berceau sera un garçon. Et ce garçon deviendra prêtre. Et lorsque ce prêtre dira sa première messe, je serai délivré.*

Alors, quand il faut à un arole, de deux mètres de haut pour être prêt à couper, il faut peut-être deux cents ans, en tout cas. Tu vois, malgré cela, il avait un grand bonheur, de ne pas être damné et il chantait. Et c'est ce chant que le prêtre a entendu. Il a dit:

- *Je n'ai rien à faire de reste. J'ai qu'à attendre que l'arole soit grand. Mais si je n'ai pas été damné, c'est grâce à la vision de ma mère qui est venue au dernier moment avant que j'expirer me dire: «Je te supplie, demande pardon au Bon Dieu». Il a eu juste le temps de dire pardon, et il est mort."*

Conclusion

Les quelques aspects qui viennent d'être sommairement évoqués permettent de mesurer non seulement l'importance du chapelet dans la vie rurale, mais également son appropriation populaire. Cette dernière s'est à ce point opérée, que le chapelet peut se définir comme une véritable dimension intrinsèque de la culture populaire et paysanne. Rien de plus institutionnel que le chapelet, mais également rien de plus populaire. Des recherches approfondies permettraient certainement de mettre en perspective les rapports profonds entre "mentalité rurale" et "mentalité du chapelet". Cet éclairage ferait voir la corrélation entre des techniques du corps et la récitation manuelle et vocale du chapelet. Il ferait voir également, au niveau global, le lien entre un type de civilisation et la prière comme dimension individuelle et collective. Si la dévotion du chapelet fait à ce point partie de la société rurale, on peut comprendre les ébranlements qui vont se produire au moment du Concile Vatican II. Dans le sillage de cet événement, toute une pastorale se mettra à réclamer une religion de la "conscience" et du "coeur" face à des pratiques qui paraissaient trop extérieures et trop routinières. Il reste à faire l'analyse sociologique des nouvelles attitudes du clergé et de cet appel à la conscience et au coeur. C'est un monde nouveau de pouvoir, de valeurs et de culture qui se dévoile ici. Il reste également à faire

l'analyse des réactions populaires face aux nouvelles attitudes du clergé. Parmi les petites gens, plusieurs ont eu le sentiment d'une dépossession au moment où des pratiques traditionnelles étaient délaissées, recalées ou abandonnées. Dans les paroisses de montagne on entend quelquefois cette phrase: *"Le clergé ne nous dit plus ce qu'il faut faire pour être sauvé, nous devenons des protestants!"* Ce sentiment de *"protestantisation"* serait à analyser en profondeur, tant il éclaire de façon éclatante les mutations survenues. En attendant on peut comprendre le succès des mouvements intégristes. Ce succès est dû non seulement aux réactions de peur, comme on le dit trop souvent dans une explication facile. Il est dû entre autres au fait qu'il permettait une réappropriation par le peuple d'une culture véritable menacée. Malgré ses formes autoritaires et ses manières néo-cléricales dures, il y a sous l'intégrisme la manifestation d'une véritable résistance populaire.